

BUENOS-AIRES VOYAGES

En cette saison de voyages, la République Argentine est fort à la mode. On parle beaucoup de Buenos-Aires, centre admirable d'ailleurs, et qui, par son climat, son pittoresque, sa fertilité, sa richesse, son luxe et l'importance de sa production s'élève de plus en plus à la dignité des Européens.

Comme dans toutes les villes d'Amérique, le centre de Buenos-Aires est réservé aux affaires. On y habite peu. Dès qu'on arrive la nuit, les vastes immeubles de six et sept étages se voient, les magasins se ferment, et chacun regagne son domicile vers la périphérie. Les quartiers d'habitation, à Buenos-Aires, n'ont pas le pittoresque des quartiers correspondants à Rio. On y rencontre beaucoup d'immeubles à l'européenne, où s'agglomèrent, comme chez nous, de nombreux locataires. Mais tout cela est propre, soigné, coquet. D'ailleurs, les cottages y abondent aussi, occupant des rues entières. Les jardins qui les entourent n'ont pas la luxuriance des frondaisons brésiliennes, ni leur éternelle verdure ; néanmoins on y trouve, heureusement accouplés, nos arbres d'Europe et la plupart des essences tropicales.

Le climat de Buenos Aires, comme sa flore, diffère complètement de celui de Rio. La capitale du Brésil ne connaît qu'une saison, l'été — ce qu'on y appelle l'hiver n'étant qu'un été un peu moins chaud. Buenos-Aires, elle, a ses quatre saisons bien nettement tranchées, mais toujours supportables. Les froids rigoureux y sont inconnus, aussi bien que les chaleurs torrides. C'est par excellence la région de la température moyenne, ce qui explique, d'ailleurs, sa prodigieuse fertilité.

C'est également cette heureuse disposition climatique qui a permis à Buenos-Aires de créer le magnifique parc de Palermo, le Bois de Boulogne de la capitale Argentine. Il a surgi du sol comme par enchantement : c'est une parure, un luxe qu'a voulu se donner cette ville d'affaires. N'ayant pas le loisir d'aller chercher au loin les douces de la campagne, elle l'a importé à ses portes mêmes, sur les bords du fleuve. Le parc de Palermo est élégant à l'égal des plus soignés de notre vieille Europe. De belles allées bien entretenues le traversent et quelques unes sont plantées de superbes palmiers. En bordure des avenues extérieures de Palermo s'élèvent de somptueuses villas, où les riches Argentins viennent retrouver le calme, après une journée de spéculations et de batailles financières.

L'après-midi, tout ce que Buenos-Aires compte de mondains, de riches désœuvrés, se donne rendez-vous à Palermo. Il est de bon ton de s'y montrer de même qu'il est « chic » de parader, une ou deux heures plus tard, au défilé de l'avenue de Mai. La « Société » masculine déboule à pied dans les contre-allées, correcte, tirée à quatre épingles, mais un peu bruyante, parfois même un peu trop démonstrative au passage de certaines voitures. Car la chaussée est sillonnée d'un va-et-vient ininterrompu d'équipages et d'automobiles luxueuses, irréprochables de tenue, où les badauds admirent les chefs-d'œuvre de nos grands couturiers, arrivés par le dernier paquebot.

La femme argentine est généralement belle, de taille élancée et bien prise. Des cheveux et des yeux noirs avivent, par le contraste, la chaude matité du teint. Développée de très bonne heure, elle est une ravissante jeune fille et garderait tout son éclat si, devenue femme, une existence quasi végétative n'aménageait les fâcheux embonpoint et n'empâtait les lignes admirables de son corps. N'insistons pas sur cette constatation : aussi bien ce qui nous semble un défaut est-il considéré comme une qualité par l'Argentin.

Il faut pénétrer dans un intérieur, y fréquenter, comme je l'ai fait, pour bien juger la femme argentine. Je parle, bien entendu, de la femme riche ou très aisée ; car, pour les autres, leur façon d'être est la même sous toutes les latitudes : avec des qualités et des défauts propres, elles mènent partout la même existence de la bourse, d'économie, parfois de privations. Mais, pour la femme du grand commerçant de Buenos-Aires, du riche éleveur, du puissant exportateur de blé, la vie est toute différente. Exempte de soucis matériels, elle n'a à se préoccuper que de sa jolie personne. Elle n'y manque pas et y apporte toute la sollicitude que mérite un tel objet. Pour elle, le soleil ne se lève jamais avant onze heures, un domestique nombreux la dispense de veiller sur sa maison. Quand sa toilette est achevée et

qu'elle a fait sa promenade obligatoire à Palermo et à l'avenue de Mai, sa journée est remplie. Si lui reste une heure de loisir, elle la passe généralement sur une chaise longue à lire le plus récent roman français. Notre littérature a ses faveurs, et aussi notre théâtre. Remarquablement intelligente, elle connaît et apprécie nos écrivains qu'elle préfère aux autres, sans dédaigner toutefois les écrivains étrangers. Il est rare qu'une Argentine de la « gentry » ne parle pas avec l'espagnol, sa langue maternelle — le français, l'italien et l'anglais très couramment. Quant au Portugais, elle dédaigne de l'apprendre, en raison du Brésil, où, si elle le sait, elle s'en cache. En revanche, elle est l'admiratrice de notre théâtre. Nos tournées d'Amérique n'ont pas de plus fidèle abonnée. A prix d'or, elle retient sa loge pour toutes les représentations.

Tandis que les brunes señoras, pressamment enroulées dans les landaus, promènent à Palermo leur opulente beauté, célèbre en Amérique, les maris vivent une vie trépidante et fébrile pour amasser les millions indispensables à tout ce luxe. Si la femme à Buenos-Aires, est un joli bibelot d'art, précieux et délicat, ayant besoin d'un cadre de richesse, l'homme est un forçat du labeur et de la spéculation, cherchant sans trêve le coup d'audace qui le fera plus riche et plus puissant. Et c'est précisément cette agitation perpétuelle, cette poursuite acharnée de la fortune, cette ardente passion pour les affaires qui donne à Buenos Aires, comme aux grandes cités de l'Amérique du Nord, une physionomie spéciale et si impressionnante. Elle est d'autant plus intéressante à étudier qu'on n'y voit que mouvoir une race considérée comme inférieure aux Anglo-Saxons. En tout cas, l'Argentine réfute victorieusement la théorie de l'infériorité latine : elle déploie dans la lutte économique une vigueur, une netteté de vues, une ténacité qui tiennent du prodige. Déjà, les États-Unis commencent à s'apercevoir à quel redoutable concurrent ils ont affaire.

Les quelques distractions que se permet l'homme d'affaires de Buenos-Aires, il va les demander au club. Les cercles sont très nombreux dans la ville, d'un confort remarquable et fort bien achalandés. Le plus riche de ces clubs — et aussi le plus fermé — est le « Jockey-Club », dont la magnifique hôtel s'élève dans la calle Florida, la rue aristocratique par excellence. Dans cet établissement le luxe est éblouissant et d'un goût parfait. Un escalier monumental conduit à des salons splendides, décorés de peintures et de fresques dues au pinceau des plus grands artistes européens. L'école française s'y trouve abondamment représentée. Tout le Gotha de la finance argentine figure parmi ses membres.

Dans tous les cercles purement argentins — et ils sont nombreux — l'habitude vient moins pour se reposer que pour jouer. Le « Porteno » (habitant de Buenos Aires) est joueur sans l'âme : il poursuit cette passion jusqu'à la frénésie. Le millionnaire à son club, le débauché dans les bouges de la Boca, le gauchero sur le tapis gazonné de la Pampa, s'adonnent à ce vice avec la même ferveur et la même appétit. Sur le port ou dans le campo, les parties se terminent souvent par des rixes mortelles ; sous les lustres dorés des clubs, on assiste fréquemment à la ruine complète de quelque riche estancier qui perd en une nuit son domaine, ses galons, son dernier bœuf ou son dernier cheval. Une fois engagé dans le jeu, l'Argentin ne s'arrête plus. Et quand il a tout perdu, il se remet bravement à la solde d'un autre et tâche de se refaire une fortune. L'argent ne compte pour lui que par les jouissances qu'il procure, et parmi ces jouissances, il n'en sait pas de plus émotionnante que de tenter la chance autour du tapis vert.

Sans cesse à la poursuite de la richesse, Buenos-Aires est avant tout une ville de travail et de commerce. Toute son existence est localisée entre ces deux points : le port et la Bourse. L'or, le sang, le cœur de l'Argentine affluent là, dans un bouillonnement intense, de dix heures du matin à cinq heures du soir. C'est là que se forge toute la puissance, toute la richesse dont regorge la ville. C'est au « Mercado central de Prutos », un des docks les plus vastes du monde, que s'opèrent des transactions colossales, que l'on vend à certains jours 2.000 bœufs et 40.000 moutons ; c'est là que s'entasse par milliers de tonnes, la grande production nationale, le blé. Et devant ce port et ces quais qui ont coûté 200 millions, se rangent des paquebots et des transports de tous pays. Dans leurs flancs ouverts, les grues géantes descendent sans relâche les chevaux, les moutons, les bœufs, la viande sèche et la viande congelée, le maïs, le lin, la luzerne — et surtout le blé, le blé qui s'en va sur tous les marchés du monde concurrencer les blés de l'Amérique du Nord et de la Russie.

FRANÇOIS CRASTRE.

LE STRAPONTIN.

(MONOLOGUE)

Avez vous jamais vu un homme dans le ravissement ? Non... Eh bien ! vous pouvez vous payer cette fantaisie... Regardez moi... Je nage dans l'ivresse la plus complète... Pourquoi ? Vous ne lisez donc pas les journaux... Si vous le voulez vous les lisez, mais vous ne les lisez pas comme moi une nouvelle de la plus haute importance ! On va supprimer les strapontins... oui (Appuyant). On va supprimer les strapontins... Comprenez vous maintenant ma joie !... Vous n'en avez pas l'air... Je vais tout vous expliquer, si vous voulez avoir la bonté de me prêter — oh ! rassurez vous — quelques minutes d'attention.

Un jour — un soir, j'avais très bien fini... oui, cela m'arrive quelquefois... J'étais tout joyeux ! les yeux vifs... Je n'étais pas... non... mais enfin... Bref, je résolus de terminer ma soirée d'une agréable façon. Or, pour moi, il n'y a qu'une façon de terminer agréablement sa soirée... c'est d'aller au théâtre... Je rafale du spectacle... Presque toujours, je ne comprends rien à ce qu'on joue, mais je m'amuse quand même... Je loge les actrices et les danseuses... les danseuses surtout... Ce soir-là donc, je voulais aller au théâtre... Ça tombait bien... ma femme — car je suis marié... (« comme répondant à quelqu'un dans la salle ») — oui... ma femme avait reçu le matin un télégramme de notre ville oncle — à héritage... « Malade, viens... » « Ira », avais-je répondu par la même voie.

Libre ! j'allais être libre ! Je condamnais mon épouse à la gare... je l'embrassai avec tristesse, et, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, je m'offris d'abord un excellent dîner... Quelle pièce pourrais-je bien aller voir ? me demandai-je après. Je me décidai pour l'« Ambigo... » On y jouait une pièce raide-naturaliste... Mais bast ! dans la situation d'esprit dans laquelle je me trouvais, cela n'en allait que mieux... va pour l'« Ambigo... »

J'arrive, je me précipite au barreau... Un fauteuil d'acier... Non, n'en n'avons plus... Diable ! une stalle de balcon !... Je viens de donner la dernière... Qu'avez-vous à m'offrir alors ? — Il ne reste plus que des strapontins... Un strapontin... je restais indéfini, quand mon mari vint à me souffler à l'oreille... — Et voici un où vous serez très bien, me dit le buraliste.

Le premier acte était commode. On ne m'avait point trompé, j'avais un excellent strapontin... Ni trop loin ni trop près... troisième rang, obligé de déranger deux messieurs pour y parvenir. Je prends mon air le plus gracieux et dis au premier : — Pardon, monsieur ! Le monsieur se lève et s'efface contre les baignoires. J'arrive au second... Pardon, monsieur... « Ce dernier se lève malgré tout et ne me laisse pas passer qu'un tout petit espace entre lui et les loges. Ce n'était pas chose facile. Son... son... (il dessine par un geste un immense ventre sur le sien) avançant prodigieusement ! Il fallait se décider pourtant. Le public commençait à murmurer... Quelques cris de : « Assis ! » se faisaient déjà entendre. Je pris mon courage à plusieurs mains et m'élançai en retenant : — Pardon, monsieur ! Mais hélas ! j'avais mal calculé mon élan, je tombai juste sur les pieds du monsieur. Il avait des cors, le malheureux ! aussi, hurla-t-il furieusement. Alors mille cris éclatèrent dans la salle : « A la porte ! Silence ! » Quelques spectateurs, s'imaginant qu'il y a la fesse, se boucaient déjà pour sortir. Sur la scène, les acteurs sont tout surpris d'un tel vocaisme. L'actrice principale ne sait plus ce qu'elle dit. Une figurante s'évanouit. Moi, pendant tout ce tumulte, j'étais rouge de honte... Enfin, je puis gagner ma place... je glisse quelques excuses et le calme se rétablit. La pièce continue... Maudit strapontin !... J'étais fier d'être tout le monde me regardait. Aussi, ce fut avec satisfaction que je vis le rideau se baisser.

Dix minutes d'entracte... La salle se vide... J'avais bien envie de sortir, moi aussi, mais je n'osais, je craignais un nouveau scandale à ma rentrée.

La sonnette retentit. Le 2e acte va commencer... On resta. Alors, je puis m'apercevoir que le strapontin offrait quelques agréments. Parmi les allants et venants, il n'y avait pas que des hommes... des dames, et de charmantes paroles, me sollicitaient pour leur livre passage.

Le défilé continuait. Mon strapontin se balança et se relevait sans cesse. J'avais pu le laisser dans la dernière position mais j'éprouvais un immense plaisir à entendre une dame me murmurer : — Pardon, monsieur ! Attant j'étais lasse à laisser passer un spectateur, tant j'étais long à m'exercer pour une spectatrice... surtout quand elle était jolie.

la chaîne de ma montre. — Pardon, madame ! Je la suivis, ne voulant pas abimer mon bijou... Le rideau se levait. Tout à coup, j'allais me délivrer de cette situation fâcheuse, quand un cri retentit fendant l'air. Machinalement, ainsi que tout le monde, j'essayai de voir d'où partait le bruit : c'était de la loge devant laquelle je me trouvais. A peine y avais-je jeté un regard qu'une exclamation étonnante sortit de ma poitrine... « Oh ! ma femme ! » m'écriai-je. Alors un charivari indescriptible... Je voulus m'élaner pour sortir, mais ma chaîne me retenait à la dame... La salle entière s'était levée et hurlait : « A la porte ! Il est grièvement blessé ! » J'arrachai le bouton qui me retenait prisonnier. La dame se mit à crier : « Au voleur ! » Je pris ma course vers la porte, mais je trébuchai sur un monsieur qui me poussa sur un autre, lequel m'al longea un formidable coup de poing... « J'étais ahuri ! Je criais tout jours : « C'est ma femme ! c'est ma femme ! » Le public menaçait de me faire un mauvais parti, quand la police fit son apparition. Je me jetai dans les bras d'un agent, en l'appelant mon sauveur ! Celui-ci me prit au collet en m'appelant polisson, et grâce à sa protection, je pus m'échapper de cet enfer dans lequel je laissais mon chapeau et un pan de mon habit.

Une fois dans les cloîtres, je voulus chercher la baignoire où était ma femme... hélas ! je n'étais pas à la fin de mes vicissitudes. Les agents me conduisirent au poste voisin... J'essayai de tout leur expliquer... mais il me fallut aller chez le commissaire qui ne voulut rien entendre avant le lendemain et me fit passer la nuit au violon, en compagnie de malfaiteurs de toute espèce.

Le lendemain de cette soirée fiévreuse, après avoir recouvré ma liberté, on pense bien quel fut mon premier soin... Je volai chez moi prêt à faire une scène terrible à ma femme... Hélas ! la pauvre chère était encore auprès de notre oncle toujours malade... J'avais été victime d'une ressemblance ! J'ai appris aussi, depuis, pourquoi la dame de la loge avait lâché le cri malencontreux... Il paraissait que son cavalier l'aurait pincée au moment où elle s'attendait le moins.

Voilà, mesdames et messieurs, les fortes émotions que je dois à un strapontin... Vous comprenez maintenant toute la joie que j'ai éprouvée en apprenant sa suppression prochaine... Assis en attendant que ce soit un fait accompli, je me permettrai de vous donner un petit conseil :

On ne sait pas ce qui peut arriver.

SUR La Corniche d'Or

J'ai demandé à mon ami Gerfeuil de me raconter dans ses détails l'extraordinaire, l'incroyable aventure qui lui est arrivée et dont nous femmes, tous, les moins épouvantés, le jour de l'inauguration, sur la route de l'Estérel. Et voici le récit qu'il m'a fait :

— Vous vous rappelez, n'est-ce pas, la manière dont on a procédé à Saint-Raphaël ce jour-là ? L'inauguration s'arrêta une à une devant le groupe des officiels, recueillant, selon le nombre de places disponibles, deux ou trois invités, virant et s'enfuyant vers la Corniche d'Or.

J'attendais mon tour. L'un des derniers sur la liste que suivait le délégué, je vis partir près de deux cents voitures de toutes formes, de toutes dimensions, de toutes couleurs, et qui toutes s'élançait avec une joie de délivrance. Il y avait vraiment un air de fête, d'un soleil éclatant, d'un drapeau déployé, de la poussière, et un bruit des trompes, et dans l'impresario générale, je devenais impatient, avide de mouvement et d'espace.

Enfin on appela mon nom. Je m'avancerais rapidement, mais une surprise m'arrêta. En face de moi stationnait une énorme voiture, une sorte de bête couleur d'acier, qui grondait et tressautait, et dont l'aspect avait quelque chose de redoutable. Deux sièges trouaient la carapace du monstre. La main sur le volant, le visage invisible sous ses voiles, une femme occupait l'un de ces sièges.

— Eh bien quoi, monsieur, vous ne partez pas ? Je montai. A l'instant même, j'entendis quelqu'un dans la foule, qui disait : — Est-ce possible ? La princesse !

Nous étions loin déjà. J'éprouvai tout d'abord une gêne assez compréhensible. La situation était bizarre. Je ne connaissais point cette femme, elle ne me connaissait pas davantage, et nous nous trouvions l'un près de l'autre dans de telles conditions et d'une façon si imprévue pour moi, que j'en restais, je l'avoue, quelque peu interdit. Avant tout, cependant, ne devrais-je pas me présenter ? Je le fis, ajoutant quelque mots de politesse et de remerciement, et une phrase aussi spirituelle que possible sur l'originalité de notre ren-

contre. Mais je ne reçus aucune réponse, ce qui n'était pas pour me mettre à l'aise.

Alors je me tus et regardai le joli spectacle des bois de sapins et des golfes possibles entre les quels la route serpente — ou du moins j'essayai de regarder, car à tout moment, une sensation désagréable me ramenait à la réalité. C'était celle de la vitesse excessive à laquelle nous marchions, dépassant toutes les minutes quelques-unes des voitures qui nous précédaient, et cela contrairement aux instructions reçues avant le départ.

Ces exploits nous valaient souvent les imprécations des autres chauffeurs ; un peu lâchement, moi, je ricanais :

— Ils sont vexés. Elle, demeurait impassible. Agay, Anteor... les villes, les arbres, les rochers rouges défilèrent de plus en plus rapidement autour de nous, et beaucoup de voitures aussi, dont on eût dit qu'elles ne bougeaient pas, tellement notre élan les laissait sur place. Mais un cortège de cris furieux nous accompagnait. Enervé à la longue, je ne pus me retenir d'insinuer :

— Je vous admire, madame, vous conduisez avec une assurance... Ne croyez-vous pas cependant ?... Je n'osai achever, honteux de mon inquiétude.

Mais vraiment je commençais à pester contre l'imprudence qui gâtait ma joie de touriste. N'aurait elle donc pas conscience du danger qu'elle nous faisait courir. Du coin de l'œil, je l'observais. Elle avait les mains nues, des mains infiniment petites, chargées de bagues énormes et d'un prix inestimable. Oh ! ces petites mains, si mon inexpérience ne me l'avait pas défendu, comme j'aurais voulu les écarter du volant mystérieux et de toutes ces manettes compliquées dont elles jouaient si adroitement !

Le Traya, un hôtel, une gare, je vis tout cela dans un songe... Nous allions, comme des fous. A chaque voiture dépassée je pouvais un soupir de soulagement. Une longue côte à lacets innombrables me fit espérer un peu de répit. Il n'en fut rien. Nous l'escaladâmes à toute allure, par bonds éxaspérés.

Je me mis à parler, autant pour m'étourdir que pour distraire l'attention de ma compagne et l'obliger à tourner la tête et à ralentir.

— Est-ce beau ! Regardez... cette mer... cet horizon... et, derrière nous, tout le long de la côte, ces automobiles qui montent, comme de petites bêtes patientes et laborieuses, à la conquête du ciel. On dirait une théorie de petites fourmis... Regardez... Elle ne regardait rien, et nous allions, nous allions... — Mais arrêtez... Il n'y a pas de place !

Ce cri m'avait échappé : il était impossible de passer entre ce rocher et cette voiture ! C'était de la démence ! Nous passâmes cependant.

Mais enfin, que voulait elle ? Eprouvant mon courage, m'étonner ? Avait elle fait le pari absurde, partie la dernière, d'arriver en tête à Cannes ?

Soudain un frisson me secoua. Nous étions parvenus au haut de la côte, et devant nous la route, descendant l'autre versant, semblait plonger dans l'abîme.

Epouvanté, je m'écriai : — Je suppose que vous ne serez pas assez... Ma voix s'étrangla. Un tournant brusque et dans ce tournant, une voiture... Nous passâmes.

J'aurais voulu l'injurier, ou bien la supplier, ou la battre... A quoi bon ! Je sentais auprès de moi une force invincible, quelque chose de fatal et d'inéluctable contre quoi j'étais impuissant. Ma tête bourdonnait, j'avais peur, effroyablement peur. A tout instant c'était la mort que nous frôlions. La route devenait de plus en plus étroite. Aucun parapet... des tournants imprévus... Oh ! comme j'avais peur, mais peur au point de trembler réellement... Cette voiture au milieu du chemin, et celandau égaré dans la course, allions-nous les passer ? Nous passions, quel miracle ! Mathématiquement, il n'y avait pas la place nécessaire, c'était le choc inévitable, la chute dans le gouffre... nous passions.

Et je ne vois plus. Le vertige m'avait pris. Mes yeux se fermaient. L'abominable femme ! Un moment la route est libre, sans obstacles, et toute droite devant nous. Nous devons être maintenant en tête du cortège et dans la plaine qui précède Cannes. Et puis voilà des pavés, des rails, des tramways qui nous croisent, le danger qui se multiplie sous toutes les formes et à tous les coins de rue... Tout à coup un virage, entre deux piliers qui soutiennent une grille ouverte à deux battants. Nous entrons dans un parc. Au fond, à gauche, s'ouvre une grande cour entourée de communs. Des gens sont là qui agitent les bras. L'impulsion que nous allions nous briser contre les murs... Un geste rapide, puis un effort de toute la machine, et nous arrêtons net.

Aussitôt deux messieurs bon dissent auprès de nous. Ma compagne est saine, arrachée de son siège, emportée dans leurs bras.

Un troisième me tend la main et m'aide à descendre. Et je l'entends qui m'interroge : — Eh bien, il n'est rien arrivé ? Ah ! depuis ce matin, le prince est dans un état ! C'est lui, vous savez, qui devait aller à Paris à Saint-Raphaël... L'automobile attendait devant le porton, et voilà soudain que la princesse s'échappe de la chambre où elle vit enfermée, saute dans la voiture et disparaît... Mon Dieu, quelle histoire !

Je ne comprenais point. — Elle vit enfermée ?... Comment cela ?

— Ah ! vous ne savez donc pas ? Mais elle est folle... oui, depuis un an, depuis la mort de ses deux fils... absolument folle... En vérité, vous avez de la chance !

Cures de Fruits.

Par son instinct, son système dentaire, et peut être aussi par suite d'un long atavisme, l'espèce humaine est omnivore ; mais, soit par nécessité hygiénique, soit sous l'influence de théories philosophiques ou d'idées religieuses, l'homme s'est, volontairement ou non, soumis à des régimes spéciaux.

On croit généralement, à tort, avons nous besoin de l'ajouter, que la privation de chair musculaire compromet la santé, diminue l'énergie physique ; il suffit de rappeler quelques faits précis qui démentent cette opinion. Les Hindous pattamars (porteurs de dépêches), qui ne mangent que du riz, parcourent chaque jour, d'une ville à l'autre, l'espace de vingt lieues au moins, et continuent ainsi durant des semaines, sans fatigue apparente. Les cultivateurs russes, qui vivent de légumes, de pain noir, de lait et d'ail, travaillent de seize à dix-huit heures par jour. Les paysans norvégiens, qui connaissent à peine l'alimentation animale, franchissent cependant, en accompagnant les voitures des touristes, de trois à quatre lieues en courant sans cesse.

Le docteur Pelanzenkock nous cite encore les bûcherons de la haute Bavière, qui s'alimentent presque exclusivement de farine cuite avec du saindoux, sans œufs ni fromage et ne se permettent que le dimanche un peu de porc ; et enfin, les ouvriers et bateliers égyptiens qui, de temps immémorial, ne prennent pour nourriture que des melons, des oignons, des fèves et des dattes, et qui néanmoins, ont une force musculaire peu commune. Sans vouloir trop médire du régime carné, il est indéniable que nous faisons abus de la viande et que nous négligeons, par ignorance, nombre de ressources que la nature nous fournit en abondance et que nous dédaignons, faute de les savoir utiliser. Les cures de fruits ne sauraient être, en réalité, que des méthodes thérapeutiques et, par conséquent, leur application doit être passagère. Elles ne conviennent pas à tous les tempéraments, et on ne peut, indifféremment, absorber n'importe quel fruit. Ce sont là des points qu'a bien mis en lumière, dans un rapport des plus étudiés, où il passe en revue les différentes espèces de fruits qu'on a utilisés, notre distingué confrère, M. le docteur Linossier (de Vichy).

Il n'est guère que trois fruits qui aient été systématiquement employés pour des « cures » : le raisin, la fraise et le citron. Voyez, par exemple, les fruits. Dans leur ensemble, les fruits renferment toutes les substances alimentaires nécessaires, comme le rappelle récemment le docteur Tailiens, au congrès de physiologie. Les fruits aqueux (raisins, oranges, poires, cerises, etc.) contiennent principalement de l'eau, qui s'y trouve en abondance, des sucres et des sels minéraux. Les fruits farineux, dont la châtaine est le type, sont essentiellement formés par des hydrates de carbone, les fruits oléagineux, représentés par la noix, la noisette, l'amande, l'olive, sont en majeure partie constitués par des graisses. Tous contiennent des albumines en proportion faible et variable. Il résulte de cet exposé que l'alimentation exclusivement fruitière serait, théoriquement, possible ; mais, en pratique, en va-t-il de même ? La cure de raisins est très ancienne : les Romains l'ont inconsciemment connue ; actuellement, quelques stations étrangères l'ont spécialisée : en Suisse, notamment, Aigle et Montreux ; Méran, dans le Tyrol ; Dirkeim, en Bavière, etc. On s'est parfois étonné qu'en France, pays de vignobles par excellence, il n'existe aucune station semblable, c'est que, précisément, à cause de la diffusion de la vigne sur la plus grande partie de notre territoire, il n'y a pas de raison d'imposer à des malades un déplacement fatigant et coûteux, quand ils ont la faculté de suivre le traitement dans leur propre jardin.

On a justement observé, toutefois, que la cure de raisins n'est pas partout identique à elle-même ; le fruit a des propriétés différentes suivant le cépage, le sol, le climat, l'exposition et il se peut qu'il y ait, entre les cures faites en des pays différents, des différences analogues à celles que l'on observe entre des cures hydrominérales dans des stations possédant des sources de composition voisine. Mais, à que les variantes près, la constitution chimique du raisin est à peu près identique partout. Avec les progrès de la maturation, la proportion de sucre augmente, en même temps que l'acidité diminue, par suite de l'augmentation de la quantité de potassium. Le raisin bien mûr réalise donc une cure alcaline plus intense, il est, d'ailleurs, plus digestible ; ce n'est qu'au point de vue d'une action laxative plus accentuée que le fruit de moindre maturité pourrait être préféré. La cure de raisins s'emploie seule ou comme suite à une cure d'eau minérale. Suivant l'état des voies digestives du sujet, on lui donne le raisin entier ou le jus seul, obtenu en se servant d'un presse citron ou en écrasant le fruit dans une passoire. La cure doit se faire d'une manière progressive : la quantité de raisin ingérée quotidiennement est, au début, d'une livre ; on peut atteindre, de jour à jour, et trois kilogrammes. En dépassant ces doses, on introduirait dans l'organisme une masse telle de sucre qu'à la longue il pourrait s'ensuivre un surmenage du foie qui ne serait pas sans conséquences graves. La cure de raisins se répartit sur trois moments de la journée : la moitié environ est ingérée le matin à jeun, quand le fruit est encore couvert de rosée ; un quart à peu près est pris une heure avant le repas de midi ; le dernier quart, une heure avant le dîner.

D'habitude, le raisin est cueilli par le malade lui-même, au moment de le manger. L'exercice au grand air que lui imposent trois visites par jour à la vigne ne peut qu'aider à la cure. La durée de celle-ci est de trois à six semaines, un mois en moyenne. Cette durée ne peut être déterminée qu'au cours du traitement et est sous la dépendance des réactions du malade. Elle est complétée, dans certaines stations, par des bains de marc de raisin, dont on vante l'effet dans les douleurs rhumatismales, les paralysies et les suites de couches. Comment agit la cure de raisins ? D'abord elle augmente la sécrétion urinaire ; le liquide absorbé, le sucre, les sels de potasse, la déchloruration peuvent revendiquer une part dans cette action diurétique. Elle excite la sécrétion biliaire : elle fixe même de l'acide phosphorique, en petite quantité, il est vrai, dans les tissus ; elle améliore les fonctions de l'estomac, de l'intestin et du foie ; elle est éminemment laxative. Les hépatiques, les goutteux et les graveleux, les néphrétiques et même les chloroanémiques tireront bénéfice de la cure urale. La seule contre-indication sérieuse est l'intolérance gastrique du fruit : certains estomacs, en effet, se refusent à le tolérer. Les diabétiques doivent formellement s'abstenir. Le raisin n'est pas le seul fruit qui puisse constituer à l'occasion une ressource thérapeutique. La cure de fraises, quoique bien moins utilisée que la cure de raisins, peut être mise à profit contre la goutte ; mais les fraises provoquent assez facilement de l'urticaire, auquel cas on doit renoncer à y recourir. La cure de citrons s'est montrée particulièrement efficace contre diverses formes de rhumatismes ; mais l'acidité excessive du citron provoque souvent des phénomènes de dyspepsie, qui obligent à en suspendre l'emploi. Au résumé, si les cures de fruits ne représentent pas toujours un médicament extrêmement actif, elles peuvent, conclurons-nous avec Linossier, rendre d'incontestables services ; elles constituent une médication agréable, facile à appliquer et à laquelle nous ne pensons peut-être pas assez. Docteur CABANÈS.

culté de suivre le traitement dans leur propre jardin.

On a justement observé, toutefois, que la cure de raisins n'est pas partout identique à elle-même ; le fruit a des propriétés différentes suivant le cépage, le sol, le climat, l'exposition et il se peut qu'il y ait, entre les cures faites en des pays différents, des différences analogues à celles que l'on observe entre des cures hydrominérales dans des stations possédant des sources de composition voisine. Mais, à que les variantes près, la constitution chimique du raisin est à peu près identique partout.

Avec les progrès de la maturation, la proportion de sucre augmente, en même temps que l'acidité diminue, par suite de l'augmentation de la quantité de potassium. Le raisin bien mûr réalise donc une cure alcaline plus intense, il est, d'ailleurs, plus digestible ; ce n'est qu'au point de vue d'une action laxative plus accentuée que le fruit de moindre maturité pourrait être préféré.

La cure de raisins s'emploie seule ou comme suite à une cure d'eau minérale. Suivant l'état des voies digestives du sujet, on lui donne le raisin entier ou le jus seul, obtenu en se servant d'un presse citron ou en écrasant le fruit dans une passoire. La cure doit se faire d'une manière progressive : la quantité de raisin ingérée quotidiennement est, au début, d'une livre ; on peut atteindre, de jour à jour, et trois kilogrammes. En dépassant ces doses, on introduirait dans l'organisme une masse telle de sucre qu'à la longue il pourrait s'ensuivre un surmenage du foie qui ne serait pas sans conséquences graves. La cure de raisins se répartit sur trois moments de la journée : la moitié environ est ingérée le matin à jeun, quand le fruit est encore couvert de rosée ; un quart à peu près est pris une heure avant le repas de midi ; le dernier quart, une heure avant le dîner.

D'habitude, le raisin est cueilli par le malade lui-même, au moment de le manger. L'exercice au grand air que lui imposent trois visites par jour à la vigne ne peut qu'aider à la cure. La durée de celle-ci est de trois à six semaines, un mois en moyenne. Cette durée ne peut être déterminée qu'au cours du traitement et est sous la dépendance des réactions du malade. Elle est complétée, dans certaines stations, par des bains de marc de raisin, dont on vante l'effet dans les douleurs rhumatismales, les paralysies et les suites de couches. Comment agit la cure de raisins ? D'abord elle augmente la sécrétion urinaire ; le liquide absorbé, le sucre, les sels de potasse, la déchloruration peuvent revendiquer une part dans cette action diurétique. Elle excite la sécrétion biliaire : elle fixe même de l'acide phosphorique, en petite quantité, il est vrai, dans les tissus ; elle améliore les fonctions de l'estomac, de l'intestin et du foie ; elle est éminemment laxative. Les hépatiques, les goutteux et les graveleux, les néphrétiques et même les chloroanémiques tireront bénéfice de la cure urale. La seule contre-indication sérieuse est l'intolérance gastrique du fruit : certains estomacs, en effet, se refusent à le tolérer. Les diabétiques doivent formellement s'abstenir.

Le raisin n'est pas le seul fruit qui puisse constituer à l'occasion une ressource thérapeutique. La cure de fraises, quoique bien moins utilisée que la cure de raisins, peut être mise à profit contre la goutte ; mais les fraises provoquent assez facilement de l'urticaire, auquel cas on doit renoncer à y recourir. La cure de citrons s'est montrée particulièrement efficace contre diverses formes de rhumatismes ; mais l'acidité excessive du citron provoque souvent des phénomènes de dyspepsie, qui obligent à en suspendre l'emploi. Au résumé, si les cures de fruits ne représentent pas toujours un médicament extrêmement actif, elles peuvent, conclurons-nous avec Linossier, rendre d'incontestables services ; elles constituent une médication agréable, facile à appliquer et à laquelle nous ne pensons peut-être pas assez. Docteur CABANÈS.

Deux villes détruites par le feu.

Winnipeg, Manitoba, 3 octobre. — Les villes de Beaudette et Spooner, situées sur la ligne du Canadian Northern, ont été entièrement détruites par un incendie aujourd'hui. Le feu a pris dans un bois au nord ouest de Beaudette et moins d'une heure plus tard, sous l'action d'un vent violent, les deux villes qui sont contiguës ne présentaient plus qu'un amas de débris. La compagnie Canadian Northern a envoyé cinquante wagons de marchandises pour porter secours aux habitants. On croit que de nombreuses personnes ont perdu la vie.